

UN MARIAGE D'AMOUR

Lui, sur un agenda, tous les matins et tous les soirs, en phrases, en style télégraphique, écrivait un petit programme et un petit bulletin de sa journée. Il avait commencé à vingt ans, le 3 octobre 1869, et voici quelle était la petite note inscrite à cette date :

Je suis nommé sous-lieutenant au 21^e chasseur.

Le 31 décembre venu, il mettait dans un tiroir l'agenda de l'année expirante et passait à l'agenda de l'année suivante.

Elle, avec plus de soin et de développement, sur de gentils volumes reliés en maroquin bleu et strictement fermés à clef, tenait minutieusement, quand elle était jeune fille, le journal de sa vie. Elle avait commencé à quinze ans, et sa première phrase, datée du 17 mai 1875, était ainsi conçue :

Je mets aujourd'hui ma première robe longue.

Elle se maria le 17 août 1879, et alors elle s'arrêta ; elle n'écrivit plus rien sur les petits volumes de maroquin bleu ; mais elle avait conservé et caché mystérieusement dans le fond d'un tiroir à secret les cahiers qui racontaient sa vie entre le mois de mai 1875 et le mois d'août 1879, entre la première robe longue et le mariage.

Lui aussi s'était marié le 17 août 1879, mais il n'avait pas interrompu ses écritures quotidiennes, si bien que, dans un des tiroirs de son bureau, se trouvaient treize petits agendas, où sa vie était notée jour par jour et fort exactement, malgré la sécheresse de la forme. De temps en temps il s'amusait à prendre au hasard un de ces agendas. Il l'ouvrait, lisait quinze ou vingt pages, revivant ainsi dans le passé, mettant autrefois en présence d'aujourd'hui.

Or, le 19 juin 1881, le petit sous-lieutenant de 1869, devenue capitaine et porté pour chef d'escadron, était seul, vers dix heures du soir, dans son cabinet, devant son bureau, et, la tête dans les mains, se demandait si c'était au printemps de 1878 ou au printemps de 1879 qu'il avait publié dans le *Bulletin de la réunion des officiers* un article sur la nouvelle organisation du train des équipages en Autriche-Hongrie. Cette réflexion lui vint à l'esprit qu'il retrouverait probablement dans ses carnets la date de la publication de l'article.

Il ouvrit le tiroir des agendas, et le hasard, du premier coup, lui fit mettre la main sur l'année 1879. Il se mit à feuilleter le petit volume. . . . Il tournait, tournait les pages ; mais voici que, subitement, il s'arrêta et lut avec une certaine attention un passage qui le fit sourire. Il se leva, s'éloigna de son bureau, alla s'asseoir dans un grand fauteuil et, là, continua de lire. Il ne pensait plus du tout à l'organisation du train des équipages de l'Autriche-Hongrie. D'anciens souvenirs, évidemment, se réveillaient dans son cœur, et mettaient à la fois de légers sourires sur ses lèvres et un peu d'attendrissement dans ses yeux ; à trois ou quatre reprises, ce capitaine de cavalerie dut

s'arrêter, du bout du doigt, un petit, un tout petit commencement de larme.

Il était plongé dans sa lecture, quand une des portières de son cabinet s'entr'ouvrit tout doucement, tout doucement : une délicieuse tête blonde se montra dans l'encadrement des vieilles tapisseries. . . .

Que faisait-il donc là, dans ce grand fauteuil ? Est-ce qu'il dormirait ? Il l'avait impitoyablement renvoyée, une demi-heure auparavant, parce qu'il voulait travailler et que, lorsqu'elle était là, elle le gênait, le troublait, lui mettait en tête des idées qui n'étaient pas tout à fait des idées de travail.

Alors, avec des précautions infinies, mince et souple dans les longs plis de son peignoir de mousseline blanche, la petite blonde se glissa dans la chambre, fit trois ou quatre pas sur la pointe des pieds, se pencha un peu de côté. . . . Il lisait, et fort attentivement, car il n'avait rien entendu et ne bougeait pas. . . . Il était dans son droit. Lire, c'est travailler.

Retenant sa respiration, elle continua sa route vers le fauteuil, lentement, bien lentement, et, tout en cheminant de la sorte, elle se posait une question. Elle était encore un peu enfant. Elle avait vingt-et-un ans, et elle était très amoureuse. Cela dit pour son excuse, — en admettant la nécessité d'une excuse, — voici la question qu'elle se posait :

— Où vais-je l'embrasser ? sur le front, sur la joue. . . . ou bien un peu partout, à tort et à travers ?

Elle approchait. . . . Déjà de l'extrémité des doigts, elle frôlait presque les cheveux du capitaine, et elle allait se décider résolument pour un peu partout, à tort et à travers, quand elle devint tout d'un coup horriblement pâle. . . . Sur les deux pages ouvertes du petit agenda, elle venait de lire :

16 juin :
Je l'aime !
17 juin ;
Je l'aime !!

Un seul point d'exclamation après le premier : *Je l'aime !* deux après le second. . . . Cela avait augmenté entre le 16 et le 17 !

Elle jeta un petit cri, et toute tremblante :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle ; qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle défilait. . . . Il se leva, la soutint dans ses bras ; mais elle, fondant en larmes et laissant échapper un flot de paroles entrecoupées par des sanglots :

— 16 juin : Je l'aime ! 17 juin : Je l'aime !! Et c'est aujourd'hui le 19 juin ! Tu aimes une autre femme ! Ah ! c'est affreux ! c'est affreux !

Lui, alors, essuyant ses larmes avec deux baisers :

— Regarde donc, petite folle, regarde donc.

Il ouvrit l'agenda à la première page, qui portait en gros chiffres imprimés : 1879.